

# Chapitre 6

## Lambaréné

### Le mythe "Docteur Schweitzer"



Docteur Schweitzer dans son hôpital

Dès son plus jeune âge, Bertrand était subjugué quand on lui parlait d'Afrique, de la forêt vierge, des indigènes et de leurs pratiques. Les quelques films présentant les missionnaires en brousse qu'il a pu visionner l'interpellaient fort. A-t-il vu « *Il est minuit, Docteur Schweitzer* », le film sorti dans les années 50 qui a fait connaître « *le grand docteur* » ? Peut-être mais il est de toute façon certain que ce grand docteur toujours présenté avec son chapeau colonial, et Lambaréné, le poste où son hôpital a été établi sur l'énorme fleuve Ogooué, ont pour Bertrand des réminiscences particulières. Aussi, quand il arrive au Gabon, quand il est nommé à Mitzic, il sait qu'il essaiera de se rendre à Lambaréné pour voir le docteur Albert Schweitzer et son hôpital très particulier.



Bertrand sait que, depuis l'indépendance du pays, le célèbre docteur a perdu une partie de son aura auprès des responsables politiques qui s'étonnent que l'on ne développe pas dans cet hôpital les procédés modernes sophistiqués des occidentaux. Il a lu sur l'Est Républicain un article du 24 décembre 1964 qu'on lui a transmis et qui est intitulé : *Albert Schweitzer, un mythe qui disparaît ? « La conception de l'hôpital semble relever d'une notion qui ne s'accorde guère avec les principes modernes d'hygiène. Le tout à l'égout n'y est pas encore installé et des rigoles qui cheminent en plein air en tiennent lieu. La famille qui accompagne le malade sur les lieux permet la préparation des repas et la réalisation des travaux matériels quotidiens indispensables... »*. Cette situation réaliste et bien admise autrefois sème maintenant des soupçons de racisme sur l'attitude du blanc vis-à-vis du noir ! Or,



Camion-stop ... sur la piste pour se rendre à Lambaréné

la clef de voûte de la philosophie du Dr Schweitzer est le principe du respect de la vie qu'il essaie concrètement d'appliquer dans le quotidien. Aussi quand un écrivain anglais écrit, « *Il est regrettable que le royaume de Schweitzer soit sans nécessité primitif* » et justifie ses déclarations, c'est une véritable bombe dans l'ordre des valeurs du docteur et il détériore ce qu'il appelle « *un mythe injustifié* ». Les personnalités locales nouvelles, élus, fonctionnaires, petits parvenus notamment, appuient évidemment la critique.

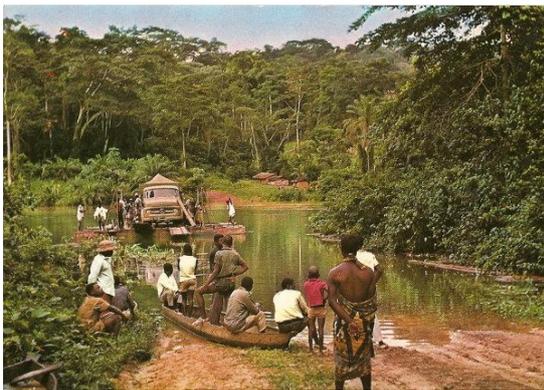
## Escapade mouvementée à Lambaréné



*Piste en saison des pluies ... et palabres !*

Les vacances de Pâques donnent enfin à Bertrand l'occasion de rejoindre Lambaréné. Il a prévenu pour cela son responsable officiel de Libreville<sup>1</sup> et il a signalé son déplacement à la gendarmerie<sup>2</sup> pour répondre à ses obligations. Son départ est prévu un samedi avec le camion d'un commerçant local. Mais il attend inutilement toute cette journée car le voyage est repoussé au mercredi suivant à huit heures. Le départ est finalement réalisé à dix heures seulement après la crainte d'une nouvelle déception de dernière minute : « on a cru qu'un pont était coupé » sur l'itinéraire lui a-t-on alors précisé pour justifier le retard. Bertrand n'est pas le seul passager ; plus d'une vingtaine de gabonais l'accompagnent mais tandis qu'il bénéficie d'une place à côté du chauffeur et de son aide, le boy chauffeur, les autres voyageurs sont dans la benne. Une dizaine de kilomètres parcourus, le camion ralentit, s'arrête. Panne réelle ou caprice du chauffeur pour visiter une copine ? C'est le premier argument qui est proposé.

Le soleil voilé mais brulant darde ses rayons sur la piste. Bertrand recherche un peu d'ombre sous les arbres voisins mais c'est la brousse qui dresse son barrage de végétation. Il se promène le long du chemin, découvre une paillote abandonnée et revient sur ses pas. Le chauffeur l'attend calmement et le voyage peut continuer. Le chemin est dégradé, à peine carrossable mais le camion se joue des bosses et des creux embourbés. Un chantier routier bloque bientôt toute circulation avec une file de véhicules qui s'allonge progressivement depuis le matin. Par chance, la barrière est levée une heure plus tard et le transporteur peut poursuivre son itinéraire ... un peu seulement, car un rassemblement de palabres bloque la circulation plus loin.



*Passage d'un bac*

Que se passe-t-il ? Un blanc, contremaître du chantier, a dû quitter momentanément les travaux et les ouvriers africains en profitent pour placer un engin du chantier en travers et solliciter un droit de passage afin d'obtenir subrepticement de l'argent. Les voyageurs prennent patience. Un commerçant Haoussa récite d'abord son chapelet sur sa natte. Puis il discute avec ses confrères. Soudain il se fâche. Tous les voyageurs sur place se coordonnent pour favoriser le passage en poussant le camion. Le chauffeur choisit alors un écart et contourne dans la boue l'engin mal placé. C'est un hourrah de satisfaction et des chants spontanés qui fêtent le succès de l'opération engagée. Le voyage peut se poursuivre sur une piste dégagée et à ce moment sans circulation mais une nouvelle panne arrête encore le convoi. « Purger » le moteur, c'est fréquent et ne surprend personne. Prendre patience s'impose aussi en même temps surtout pour un européen ! C'est en effet

<sup>1</sup> « Une autorisation d'absence pour les vacances de Pâques est accordée à Monsieur Bertrand, professeur au collège Normal de Mitzié pour se rendre à Lambaréné. » Signé : Pour le Ministre de l'Éducation Nationale et par délégation, le directeur de l'enseignement : J.B. Abessolo

<sup>2</sup> Télégramme officiel de Libreville le 2 Avril 1965 à Sous-Préfet Mitzié pour directeur du Collège : « Informer professeur Bertrand autorisation absence pour Lambaréné accordée Stop Intéressé voyage à ses frais et doit rejoindre poste 8 avril : Signé : Malekou

tout un art de vie que Bertrand doit apprendre. Et pour l'aider, un homme s'approche de lui et l'invite à boire une bière dans sa boutique proche. Le camion peut ensuite repartir. La nuit approche. Nouvelle panne. Malgré la purge, le moteur refuse de répondre au démarreur. Bertrand, heureux de ne pas avoir oublié sa lampe électrique, s'apprête déjà à dormir en pleine brousse car les mécaniciens improvisés semblent démissionner. Un essai encore en embrayant pendant le recul grâce à une légère pente arrière. Nouvelle déception quand, surprise, soudain le moteur ronfle à nouveau. Les travaux forestiers ont encore fort endommagé la piste mais le convoi peut approcher enfin de N'Djolé. Il n'ira pas plus loin avant une révision sérieuse du moteur. Une longue journée de voyage, d'arrêts, de discussions et palabres à travers une forêt ininterrompue pour parcourir 140 kilomètres car il est 22 heures. Par une chaleur écrasante, étouffante mais heureusement sans pluie. Tous les



*Autostop ! ... et soleil, et soif, et fatigue ...*

passagers se dispersent rapidement car ils savent qu'un « frère » les accueillera spontanément dans le village voisin. Bertrand choisit de dormir dans la cabine du camion mais on le conduit dans un petit « *bia-bia* » à proximité où il offre un verre à ses compères du moment. Un brigadier lui propose alors spontanément son lit à la gendarmerie. Il accepte, s'endort rapidement et traverse la courte nuit avec des moustiques qui le réveillent plusieurs fois.

Le lendemain, de bonne heure, il gagne le bord de l'Ogooué car il a appris qu'un bateau, le Miang, allait arriver pour gagner ensuite Lambaréné. En passant devant le poste de district, il est interpellé et doit préciser son identité. Formalité

d'usage, surveillance habituelle des errants. Il ne s'en étonne pas, ses papiers sont à jour, il est en règle. Mais quelle sera sa surprise d'entendre à la radio quelques jours plus tard : « Monsieur Bertrand, professeur à l'Ecole Normale de Mitzic a rendu visite à notre cité » (N'Djolé). Et de lire aussi sur le journal national : « Monsieur Bertrand est arrivé à Mitzic où il a rejoint son poste de professeur ».

Le bateau n'est pas encore à quai quand il rejoint le fleuve mais il peut admirer de longs radeaux de troncs d'arbres qui suivent le cours d'eau pour descendre jusqu'à Port gentil. Il n'a pas mangé la veille, n'a pas déjeuné, ne s'est pas lavé le matin mais sa barbe touffue dissimule facilement ses traits fatigués. Quelques bananes et un avocat lui ont permis de tromper un peu sa faim. Il attend patiemment le convoi fluvial mais la journée se passe sans lui offrir un léger espoir et il doit rechercher une autre solution pour poursuivre son périple.



*Sous-préfecture de N'Djolé*

Le centre de N'Djolé est vite traversé, repéré. Un petit restaurant lui permet de se payer un café au lait froid pour 500 francs, une somme peut-être habituelle pour un blanc mais démesurée pour un indigène salarié car elle correspond au 25<sup>ème</sup> de son salaire mensuel ! L'indemnisation de Bertrand est certes décente mais elle ne correspond qu'aux dédommagements d'un militaire détaché car, il ne faut pas l'oublier, il réalise gracieusement pendant seize mois son temps au service de la nation française. Aussi se sent-il spontanément proche des autres jeunes

militaires, qui comme lui, effectuent au Gabon le même service. Un commerçant lui précise alors qu'un militaire, nouvel enseignant, est ainsi arrivé à N'Djolé et habite à proximité de la sous-préfecture. Bertrand se rend aussitôt à cette case qui est bien ouverte mais ni le maître, ni son boy ne sont présents. Bertrand rencontre alors par chance un professeur à la Mission catholique locale qui le conduit jusqu'à la demeure du boy. Celui-ci le reçoit aimablement et le ramène près de la case de son maître où il lui prépare un repas. Grâce à toute cette complicité Bertrand passe là le reste de la journée et même toute la nuit. Il quitte le lendemain N'Djole sans

avoir vu son hôte mais en lui laissant un mot de remerciement et d'humour pour son accueil involontaire !

Le nouveau camion-stop qui a accepté Bertrand se traîne péniblement à travers les côtes boisées. Il ne traverse aucun village mais quelques groupes de huttes rares. Une rivière avec son bac rudimentaire retarde le convoi d'une heure puis la route toujours en latérite s'améliore. La proximité relative de l'estuaire de la capitale avec une végétation moins dense semble se deviner un peu mais une bifurcation s'impose bientôt. Arrivé à Bifoun après 63 kilomètres, Bertrand laisse le camion rejoindre Libreville (175 km encore) pour attendre à nouveau « l'occasion », c'est-à-dire le transporteur qui voudra bien l'accueillir. Un villageois lui offre spontanément et gentiment un fauteuil en osier pour se reposer et patienter.

C'est une Land Rover qui le charge, conduite par un frère religieux spiritain d'origine hollandaise. Sur les 75 km, le 4x4 se joue des énormes trous de la chaussée jusqu'au fleuve Ogooué qu'il traverse avec un bac plus récent et fonctionnel que le précédent. Bertrand qui souhaite rejoindre la mission protestante sur la rive droite du fleuve est alors entraîné malgré lui jusqu'à l'île du centre-ville de Lambaréné, encerclé par les deux bras du même fleuve. Et la Land Rover quitte le bac sans se soucier de lui ni, surtout, de son sac à dos qui est resté à l'intérieur de la cabine ! Bertrand marche, marche ... Il fait chaud, très chaud. La mission catholique où le spiritain s'est rendu est éloignée. Bertrand monte la colline, descend, remonte, se



*Pagayeur ... et lépreux !*

dirige vers le collège officiel pour éventuellement rencontrer un collègue. Personne n'est là pour l'accueillir mais un verre d'eau sollicité reste le souvenir d'une boisson combien précieuse et irremplaçable. Bertrand continue son chemin sous la même chaleur écrasante. Il redescend la colline, arrive enfin à la Mission Catholique. Il récupère avec plaisir son sac à dos avec toutes ses affaires de voyageur mais on ne pense pas à lui proposer un verre d'eau et lui n'ose pas en solliciter. Il quitte la mission, épuisé, en retenant ses pleurs de fatigue et d'énervement ...

Bertrand s'approche à nouveau de la rive gauche de l'Ogooué. Il emprunte alors une pirogue-taxi pour lui permettre de traverser encore l'immense fleuve jusqu'à la station protestante d'Andende, le lieu-dit du collège évangélique où doit l'attendre Yves Pouré, qu'il ne connaît pas mais qui est militaire détaché, le frère d'un collègue et qui enseigne dans ce collège



*Vue sur l'Ogooué depuis la Mission protestante*

protestant. Le pagayeur chante en ramant régulièrement et en se jouant du courant pour maîtriser sa longue et étroite chaloupe. Bertrand qui est en face de lui souhaite prendre un cliché de cet homme courageux et estropié avec ses pieds rongés par la lèpre. Pour esquiver sa gêne, il dépose devant le taximan un sachet d'arachides qu'il a acheté pour son déjeuner et lui précise qu'il souhaite en conserver une image ! En quittant l'embarcation, Bertrand discute un peu le montant du tarif demandé. Il ne donne que 250 francs sur les 300 sollicités mais, quand il apprend que le tarif régulier est de 50 francs seulement, il ne regrette pas sa générosité envers ce lépreux côtoyé par hasard.

Yves accueille Bertrand avec toute la simplicité et l'hospitalité d'un ami généreux. Son eau fraîche et ses bananes restent pour lui un cadeau inoubliable et son lit spontanément offert un lieu de repos et de ressourcement apprécié après les journées stressantes et épuisantes vécues. Le lendemain, Yves introduit son hôte à l'hôpital situé deux kms environ en amont de l'Ogooué, auprès du célèbre Docteur

qui s'intéresse lui-même dans un échange chaleureux à la vie et à la démarche de Bertrand. Le docteur l'invite même à sa table pour le repas du lendemain. Très touché par ce geste, Bertrand achète son livre « A l'orée de la forêt vierge » et

*A monsieur Pascal Jacquot.  
avec mes bonnes pensées  
Albert Schweitzer  
Lambaréné 5.4.65*

obtient de sa main tremblante, avec sa plume trempée à plusieurs reprises dans un encrier, une dédicace personnalisée dont il conserve à la fois la force et le symbole : « A Monsieur ..., avec mes bonnes pensées » Signé Albert Schweitzer, Lambaréné le 5.4.65.



*Vue de l'hôpital depuis l'Ogoué*

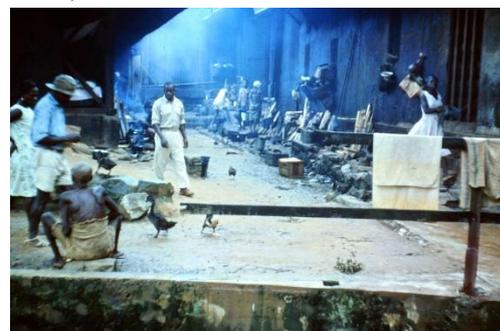
Le docteur qui a alors 90 ans mais reste alerte et garde une vivacité d'esprit exceptionnelle, prolonge son échange avec Bertrand le lendemain en le plaçant à table en face de lui comme invité d'honneur. Le jeune militaire, passionné et enthousiaste, conserve de ce moment le cadeau inoubliable de sa jeunesse. Il boit les paroles du prophète qui lui parle, apprécie à mi mots son engagement et s'explique mieux les critiques qui semblent ternir son œuvre philanthropique. L'hôpital de Lambaréné en effet fait plus que surprendre, il déconcerte. On s'attend à tout sauf à ce que l'on découvre au bord du fleuve, après vingt minutes



*Cases de l'hôpital*

de pirogue : un grand village de bois et de tôles, ombragé par des palmiers, construit sur le flanc d'une colline qui surplombe l'Ogoué. Quoi de moins hospitalier, médicalement parlant, que cette atmosphère, que ces longs baraquements de planches bordés de profondes rigoles en ciment, devant lesquels et à l'intérieur desquels grouillent des indigènes, malades et bien-portants, hommes, femmes, enfants, au milieu de moutons, de chiens, de chats, sans confort, sans eau courante, sans latrines. Les lits des malades

et des opérés sont des lits de bois, sans sommiers, parfois avec une paille, jamais avec des draps. Ils sont près de 700, ces malades indigènes, venus pour se faire soigner ou opérer. Leurs familles les accompagnent et reconstituent l'ambiance de village de brousse d'où ils viennent, parfois éloignés d'un millier de kilomètres de l'hôpital. On a du mal à



*Dans l'hôpital ...*



*Lépreux au travail ...*

s'imaginer dans un hôpital avec ces odeurs persistantes de poisson salé mijotant dans une sauce brunâtre et la fumée qui pique les yeux, en enjambant les obstacles, le plus souvent les jambes des femmes assises devant leur foyer et surveillant la cuisson de leurs aliments !

Les lépreux sont isolés dans un autre village, à un kilomètre de là environ, sur l'autre flanc de la colline. Il y en a près de 150 (avec leurs familles). On s'habitue vite à l'inconfort total qui est aussi le privilège des médecins et des infirmières comme celui des visiteurs. On s'habitue dès la nuit tombée à s'éclairer à l'aide d'une lampe à pétrole, à se laver dans une cuvette avec l'eau du fleuve, on renonce même à la douche tant se doucher est une opération compliquée dans les deux cagibis

construits à proximité. On s'habitue au bruit, à l'odeur, au grouillement de fourmilière, à la promiscuité, à la souffrance des autres présents partout.

On s'habitue mais Bertrand comprend mieux les détracteurs du docteur Schweitzer et de son œuvre. Pourtant le nouveau médecin chef affirme que l'hôpital Schweitzer convient encore parfaitement aux indigènes : « *La plus belle preuve n'est-elle pas dans le fait que les modernes hôpitaux administratifs, édifiés à grands frais, sont à demi vides alors qu'ici, il y a toujours trop de monde ? Parce qu'ici le malade est accepté avec sa famille, n'est pas dépaysé, peut vivre comme chez lui, dans sa brousse natale ...* »

Pendant son séjour à Lambaréné, Yves présente Bertrand à son directeur qui décide, en guise de sortie le dimanche après-midi, une balade sur l'Ogoué avec un canot à moteur. Bertrand est ravi de ce périple et découvre ainsi la région aquatique qui, à cet endroit, s'élargit en un vaste delta intérieur d'eau douce, véritable labyrinthe parsemé d'îles et de lacs. C'est un univers gorgé d'humidité, de vie grouillante, de végétation exubérante, d'odeurs de moisissure et d'huile de palme



*Balade sur l'Ogoué ... en zodiac*

que Bertrand enregistre avec admiration. Des marais maritimes avec mangrove et forêt marécageuse s'organisent autour de l'estuaire tandis que les racines et les lianes plongent dans l'eau et s'avancent goulûment avec épaisseur sur les berges. Les couleurs dominantes sont le vert foncé des arbres gigantesques, le brun des grands troncs d'okoumé qui dérivent sur les eaux argentées du fleuve. Bertrand écoute attentivement aussi les consignes de prudence de son matelot-directeur. « *Dans cette eau se cachent de nombreux crocodiles avides qui savent attraper de malheureux et imprudents nageurs pour les cacher au fond du lit du fleuve,*

*les laisser pourrir avant de les déguster* » lui a-t-il même confié. Chacun peut alors



*Pirogue sur l'Ogoué ...*

facilement comprendre avec quel émoi, quel désarroi et aussi quelle peine, Bertrand apprend moins de deux ans plus tard que cet homme est tombé de son bateau dans le même fleuve Ogoué et qu'on ne l'a jamais retrouvé ...

Bertrand apprécie les conseils et l'aide de son nouvel ami Yves mais doit se résoudre à quitter Lambaréné dès le lendemain pour rejoindre son poste car, avec l'expérience de l'aller, il ne sait pas combien de jours seront nécessaire pour le retour. Il emprunte d'abord un petit car qui file à une allure dangereuse, prenant les virages à la corde, frôlant de près un fourgon

venant en sens inverse en frisant l'accident. La concurrence d'un autre car qui lui chi-pe ses clients potentiels l'enivre mais le seul passager à la peau claire serre ses fesses !

A la bifurcation de Bifoun, Bertrand quitte le car qui se dirige vers Libreville. Il rencontre un autre auto-stoppeur anglais qui poursuit son tour de l'Afrique et attend depuis la veille en couvrant le mieux possible bras et jambes à cause des fourrous qui l'assaillent. Une nouvelle Land Rover se présente qui accepte les deux voyageurs occidentaux jusque N'Djolé. Puis, sans grande attente, un camion prend la relève avec pour tout confort sa benne à la tôle brûlante. Impossible de s'asseoir sans se brûler le derrière. Arrêt final. Les deux voyageurs poursuivent un peu à pied le chemin pour se reposer dans un lieu favorable. A peine ont-ils déposé leurs affaires que la Land Rover qui les a déjà transportés se présente et les charge à

nouveau. Le voyage se poursuit quand Bertrand prend conscience de son oubli et s'écrie immédiatement : « *J'ai oublié mon appareil photo !* ». Le brave chauffeur fait spontanément demi-tour pour lui permettre de le récupérer et reprend ensuite son chemin. Jusqu'au passage difficile, engorgé par les travaux divers et bien repéré à l'aller, où notre conducteur peut récupérer ses amis bloqués par le chantier et rebrousse chemin aussitôt. L'anglais et Bertrand poursuivent leur itinéraire à pieds, sous un soleil embrasé, étouffant, essayant de slalomer entre les arbres pour rechercher un peu d'ombre. Ils marchent, lentement mais sans se lasser pendant huit kilomètres environ malgré la fatigue qui les assaille. Un village se présente. Bertrand a soif, très soif. Il se résout à accepter l'eau stagnante et non filtrée qu'on lui propose malgré les risques d'infection qu'il connaît et dont il se méfie. Et il attend une opportunité de poursuivre son itinéraire plutôt que de quitter le hameau au risque d'être surpris par la nuit. Il s'apprête même à y dormir. Une heure plus tard, un camion récent, à la peinture encore toute rutilante mais totalement bariolé de boue apparait. Bertrand le reconnaît car il avait été doublé plus tôt, totalement empêtré et bloqué dans la gadoue du chantier. L'aide-chauffeur dit boy mécanicien



*Epuisé, assoiffé ... mais confiant !*

lui propose délicatement sa place sur la banquette et ils poursuivent leur chemin. Quelques kilomètres plus loin, le camion est retenu dans une mare plus profonde qu'elle n'apparaissait. Tous les passagers descendent de la carlingue et poussent fébrilement la machine. On passe. Ouf. La nuit arrive. Plus loin encore, un énorme trou à la profondeur cachée se présente. Le chauffeur tente le passage. Le pare-chocs du camion presque neuf est forcé et impossible d'avancer ou de reculer ... Il faut remplir le trou de cailloux et de pierres arrachés péniblement au chemin. On passe mais peu après, une tranchée grossie par les pluies récentes coupe la route en deux. Le camion est à nouveau bloqué ! Bertrand invite tous les passagers à monter sur le camion, du côté de la roue qui ne repose pas au sol et le camion franchit l'obstacle. Le chauffeur transforme immédiatement la clairvoyance de Bertrand en génie qui soulève l'admiration et il reprend avec plaisir son volant. Tout à coup, nouvel incident : badaboum ! Le camion a heurté un arbre dont le tronc s'avavançait jusqu'au milieu de la route et le chauffeur pousse un cri d'angoisse.

Bertrand pense alors aussitôt : « *C'était trop beau ; je n'arriverai pas aujourd'hui !* » Est-ce une roue forcée ? – Non. Un pneu percé ? – Non plus. Il ne le croit du moins que lorsqu'il arrive à 10 heures du soir chez lui à Mitzic. Un exploit : le retour s'est passé en un jour alors que l'aller avait duré plus de trois jours ... pour parcourir les mêmes 250 km !

Heureux de retrouver sa case avec de l'eau fraîche en abondance et de prendre un repas réconfortant, il offre avec plaisir à boire à ses compagnons de voyage et d'infortune. Il donne en guise de remerciement un tablier qu'il avait dans sa réserve pour un enfant du chauffeur et souhaite à son confrère baroudeur anglais « *Bonne continuation à travers l'Afrique !* ». Celui-ci précise qu'en Europe il faut, malgré le flot de véhicules, attendre parfois quatre heures pour qu'une voiture s'arrête pour vous prendre en charge. En Afrique il faut parfois attendre davantage mais le premier camion qui passe est en général le bon !

Ce périple d'une semaine marque Bertrand à tout jamais. Le voyage est gravé dans son souvenir et reste indirectement l'aiguillon qui lui permet de relativiser plus facilement non seulement la qualité de ses déplacements mais aussi les espoirs de ses exigences ou de ses prévisions. Il accepte les avatars du chemin, les épreuves de la vie et apprécie au jour le jour le soleil qui lui sourit même quand il est voilé derrière des nuages épais.